

Abane Ramdane

DU MÊME AUTEUR :

Les Nations unies face à la « Question algérienne, SNED, Alger 1970.

Orientations politiques de l'Algérie, SNED, Alger 1973.

Citations du Président Boumediene, SNED, Alger 1975.

Réflexions sur la Constitution algérienne, SNED + OPU, Alger 1979.

Le Premier ministère en Algérie, ENAL, Alger 1984.

Khalifa MAMERI

**ABANE
RAMDANE**

**Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris**

© L'Harmattan, 1988

ISBN : 2-7384-0117-1

Ce livre, je le dédie à l'esprit de tolérance sans lequel l'Algérie risque de perdre d'autres Abane Ramdane, voire même un jour et encore, son identité et sa liberté.

K. Mameri.

« Et ceux qui remplissent leurs engagements quand ils ont contracté un engagement, les constants dans l'adversité, dans le malheur et au moment du danger, ceux-là sont ceux qui ont la foi et ceux-là sont les pieux. »

CORAN, *Sourate*, n° 2

« Les esprits du premier ordre qui produisent les révolutions disparaissent, les esprits du second ordre qui en profitent demeurent. »

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, t. 3

« There is properly no History, only Biography... »

EMERSON

REMERCIEMENTS

Il eût été impensable d'entreprendre une première biographie de Abane Ramdane si je n'avais espéré et finalement obtenu les encouragements indispensables. C'est dire combien je suis redevable à bon nombre de personnes qui l'ont connu à un moment ou à un autre de sa vie et dont certaines ont joué un rôle essentiel à ses côtés.

Si importantes que soient les contributions qui m'ont été accordées pour entreprendre l'une des tâches les plus délicates, je tiens cependant à revendiquer pour moi seul la totale responsabilité de ce que j'écris. Plus encore, je tiens à implorer l'indulgence de chacune d'elles si j'ai pu en quoi que ce soit altérer ou déformer — jamais intentionnellement — les propos qui m'ont été tenus. Jeter des notes tout au long des témoignages souvent longs, ardues et poignants parfois, était la seule méthode que j'ai pu employer. Je n'ai à aucun moment recouru au magnétophone qui eût été la meilleure formule. Mais je m'en suis abstenu pour des raisons diverses, faciles à imaginer et à comprendre.

Devant l'impossibilité de citer tous les témoins directs ou indirects qui m'ont reçu, toujours avec amitié même si l'étonnement et la curiosité ont eu parfois leur part, je me limiterai, tout en m'excusant auprès des nombreux autres, à ceux dont le concours a été pour moi plus qu'un apport précieux, un encouragement moral sans lequel je n'aurais jamais pu aller jusqu'au bout de mon travail.

Le premier d'entre eux est le président Benyoussef Benkhedda, ancien président du GPRA qui me reçut pas moins de six fois. On ne rencontre pas un chef de gouvernement sans une certaine appréhension, surtout qu'à lui seul il a incarné, pour un temps, l'image et l'espoir de tout un peuple en lutte. La patience, la mesure et la modestie dont il fit preuve jusqu'à l'effacement sont encore pour moi un sujet d'admiration. Sa foi en la vérité devant l'Histoire rejoint la foi tout court.

De Saâd Dahlab, j'étais assez averti avant de le voir de son esprit fin et

percutant. Ce que j'ai pu apprendre en plus a été sa prédilection pour la grande fresque historique qui, tout en embrassant l'étendue, ne néglige rien du relief ni du contraste.

Avec Belaïd Abdesselam, j'ai pu faire un voyage inoubliable dans les profondeurs du nationalisme algérien. Ayant connu Abane à Sétif en 1948-49, au moment où celui-ci rayonnait d'un savoir inhabituel et fraîchement acquis au lycée, il le revit plus tard à Oudjda après la dure « bataille d'Alger ».

En l'écoutant parler avec calme et assurance sans jamais descendre des hauteurs, j'ai compris alors comment l'industrie algérienne a pu naître sous la ténacité et la volonté d'un tel homme. Si un jour quelqu'un me demandait de lui dire ce qu'est un homme d'État, je n'éprouverais nulle hésitation et lui demanderais d'aller voir et d'écouter, s'il le peut, Belaïd Abdesselam.

De toutes les visites que je fis, celle que j'ai rendue à deux reprises au colonel Saddek (Slimane Dehilès) me procura à la fois une forte appréhension et une intense émotion. L'appréhension venait des divers avertissements que je reçus comme quoi l'ancien colonel de la wilaya IV ne recevait personne. C'est grâce à ma fille Rachida qui fréquenta la même école que la sienne que j'ai pu surmonter mes préventions. Il me reçut et me fit l'honneur de venir chez moi, ce qui est un double démenti à sa soi-disant inaccessibilité. Mon émotion extrême fut d'avoir eu en face de moi l'ancienne épouse de Abane Ramdane.

Ainsi je peux dire que je n'ai jamais senti avoir été aussi près de celui-ci qu'en écoutant, dans un silence recueilli et une peine difficile à réprimer, les deux personnes qui l'ont le mieux connu. Pourquoi ne pas avouer aussi que sous le martèlement des mots, ponctués de coups de poing qui font surgir du canapé la poussière la plus enfouie, j'ai découvert en Dehilès un homme fort averti de la politique et des arcanes de notre Révolution. Mon respect envers lui n'en est que plus grand.

Un autre colonel — Youcef Khatib dit colonel Hassan — s'est montré d'une affabilité à mon endroit qui m'émeut encore. J'eus l'audace de l'aborder sans le connaître, en plein marché d'El Biar. A peine instruit de mon projet, il me dit tout le bien qu'il en pensait. Dès mon premier appel, il me reçut dans son cabinet de médecin, rue Didouche-Mourad, en principe pour m'initier à l'itinéraire d'un autre héros de la guerre d'Algérie, le colonel Si M'Hamed. La conversation a forcément abordé d'autres points dont surtout le congrès de la Soummam.

Je n'ai pas eu beaucoup de peine à rencontrer Omar Oussedik, un ancien commandant de l'ALN, bien que lui aussi m'ait été décrit comme étant inaccessible. Pratiquement rien ne lui échappe du nationalisme algérien dont il fut l'un des premiers militants de sa génération.

Analyste pénétrant, j'aurais voulu l'écouter encore plus longuement. J'ai retenu surtout son aversion envers le vedettariat. Pour lui, le peuple est l'acteur principal sinon le seul qui mérite d'être loué.

Quand je me suis rendu chez Si Ahmed Bouda, porteur d'une recommandation du président Benkhedda, je n'ai pu m'empêcher de penser à ma tendre enfance : à 14 ans à peine, j'ai entendu parler de cet énorme personnage du MTLA. L'ayant longuement écouté je suis sorti plus impressionné par son passé. Il m'a parlé avec une chaleur presque paternelle. Quand je l'ai revu, photographié à côté de Abane Ramdane, j'ai donné encore plus de poids à ses paroles.

Un autre militant de vieille date — Allal Taalbi — m'a beaucoup aidé, de par ses connaissances si riches et si précieuses, soumises à une longue et permanente réflexion. Il est vrai qu'en tant qu'ancien chef de l'organisation du FLN, au Maroc mais aussi en sa qualité de membre sans interruption du CNRA, il a participé à la fabrication de notre histoire. Sa générosité est telle qu'il n'a pas hésité à m'offrir tout ce qu'il put, alors que lui-même est à pied, d'œuvre pour consigner son trajet.

Combien d'autres témoins aimerais-je remercier d'une façon particulière pour la disponibilité et l'amitié qu'ils m'ont manifestées. Certains ont joint le geste à la parole chaleureuse en me remettant photos et documents si précieux parce que uniques et inédits. Qu'ils me pardonnent de les citer sans aucun ordre préconçu. Il s'agit de MM. Salah Louanchi, Lakhdar Rebbah, Abderrahmane Kiouane, Mouloud Gaïd, Cheikh Kheireddine, Boualem Bourouiba, Maître Mabrouk Belhocine, Maître Abderrazak Chentouf, Docteur Mouloud Bellaouane, Docteur Abdelkader Kallache, Mohamed Kallache, Mokhtar Bouchafa, Rachid Ali-Pacha, Ahcène Deham, M'barek Djilani, Salah Mabroukine, Mouloud Touati, Hocine Belmili, Abdelkrim Hassani, Ahmed Foufa et enfin, mais non des moindres, les plus proches de notre héros : Hassan qui est son fils, Amar qui est son frère aîné et Ahmed qui est son cousin germain.

Que chacun de tous ces témoins qui ne m'ont épargné ni leur temps, ni parfois leur secret, ni leur amitié trouve ici l'expression très émue de ma plus profonde reconnaissance.

Je tiens enfin à remercier bien chaudement une citoyenne burundaise — Madame Pascasie — à qui j'ai donné tant de mal pour déchiffrer mon manuscrit et le dactylographier pendant de longs mois.

A tous et à chacun un grand merci.

Khalifa MAMERI.

INTRODUCTION

« Apprends que c'est le manque de souplesse, le plus souvent, qui nous fait trébucher. Le fer massif, si tu le durcis au feu, tu le vois presque toujours éclater et se rompre... »

Ceux qui trament dans l'ombre quelque mauvais dessein se trahissent toujours par leur agitation. Mais ce que je déteste, c'est qu'un coupable, quand il se voit pris sur le fait, cherche à peindre son crime en beau. »

Créon, dans *Antigone* de Sophocle.

J'ai longtemps hésité avant de faire figurer Abane Ramdane dans la galerie de portraits des héros de la guerre d'Algérie que je suis en train de réaliser. Non point qu'il n'y ait pas, de droit, sa place mais simplement et d'abord en raison d'une peur indiscernable qui me fait tressaillir à chaque fois que je relis les circonstances de sa mort, ensuite par crainte de rouvrir une profonde plaie qui ne s'est pas cicatrisée, enfin par quasi-certitude de ne rien apporter de fondamentalement nouveau sur sa mort. Car on sent bien que lorsqu'on aborde son cas, c'est sa mort qui l'emporte sur sa vie. Les gens interrogés ont presque tous un tressaillement comme s'il se trouvait, dans les lieux, tapi dans l'ombre, une oreille indiscreète ou un bras prêt à bondir sur toute personne qui accepterait d'en parler. Il est incontestable que la Révolution algérienne traîne derrière elle le cadavre de Abane Ramdane. Aussi longtemps que le mystère de sa mort ne sera pas courageusement, sereinement et publiquement éclairci comme un épisode fondamental mais atroce de notre histoire récente alors subsisteront encore cette gêne et même cette crainte, presque incontrôlables, qu'on décèle chez tous les témoins importants qui l'ont connu.

Si, malgré l'épaisseur du mystère — encore que beaucoup de choses ont été écrites sur cette mort (1) et que les versions connues sont concordantes ou très voisines — et la crainte qui persiste, j'ai décidé en toute conscience de surmonter même temporairement mes appréhensions, c'est parce que je crois que je n'ai pas le droit d'ajouter à une mort injuste — et c'est le moins qu'on puisse dire à ce stade — l'excommunication d'un homme dont, tout le monde admet, adversaires nombreux et irréductibles comme partisans assez rares il est vrai, qu'il fut un très grand patriote, pétri de nombreuses qualités, et qu'en tout état de cause il eut l'honneur redoutable et rare de devenir en

peu de mois non pas l'un des responsables mais pratiquement le responsable numéro un de tout le FLN et donc de la Révolution.

Si au total Abane Ramdane prend ici toute la place qui lui revient, et de laquelle je ne me sens nul droit de l'exclure, c'est parce que je considère aussi qu'on peut parler de lui sans parler pour le moment de sa mort. Sa vie, son action, son engagement, son apport et son impact ont été si denses qu'ils ne peuvent être étouffés par sa mort. Je comprends que le lecteur soit toujours impatient de connaître le dénouement d'une affaire, surtout si elle prend une dimension nationale et historique comme celle qui nous retient. Mais l'itinéraire de cet homme est si riche, si exemplaire qu'il mérite de ne pas être occulté par une fin qui hantera toujours les esprits de ceux qui s'y intéressent. Qu'on nous comprenne bien, on n'attend pas de rassembler tous les éléments d'un puzzle pour le monter. Un auteur fait ce qu'il peut, avec ce qu'il a, sans attendre les conditions idéales qui risquent de ne jamais se présenter ou être réunies par lui.

La seule question qui m'importe à ce stade est de savoir si ma contribution à la connaissance sincère et honnête de cet homme est utile ou non. Je sais d'avance et avec force que mon travail ne sera ni complet ni même peut-être tout à fait exact. Je n'apporte qu'une contribution. C'est-à-dire une partie — faible ou importante — d'un tout. Rien de plus. A d'autres d'ajouter ou d'apporter ce qu'ils peuvent pour compléter, éclairer, corriger ou infirmer ce qui ne reste qu'une première tentative.

Telles sont les limites de l'entreprise. Mes propres limites. Il convenait que le lecteur le sache bien.

1.

La terre, le sang et l'enfant

Il doit exister une hérédité par la terre comme il existe une hérédité par le sang. Il n'est pas d'homme qui ne soit, peu ou prou, marqué par la terre qui l'a vu naître. Cela est tellement vrai que partout où l'on aille et à quelque âge que ce soit des réminiscences se présentent à tout homme pour lui rappeler ses souvenirs et sa terre. C'est dire que l'influence du milieu — à commencer par la terre elle-même — est tout à fait réelle sur la formation des caractères et peut-être aussi sur la trajectoire de chaque homme. Beaucoup d'auteurs l'ont déjà dit avec force et beauté depuis bien longtemps et en de si nombreux points de la terre.

Celle qui a vu naître Abane Ramdane se trouve au centre de la Kabylie, presque à équidistance entre ses deux extrémités est et ouest, comme de ses limites nord-sud. Même si l'on s'obstine à ne vouloir tirer nul enseignement de ce verdict de la providence, il est tout de même intéressant de le noter pour localiser dans l'espace notre futur héros. Approchons de plus près son berceau natal. Le village dont il va immortaliser le nom s'appelle Azouza. Il est à peine à quatre kilomètres de Fort-National qui n'est autre que Larbaa-Naït-Irathen, son nom d'origine qu'il a repris après l'indépendance. Azouza ressemble pratiquement à tous les autres villages kabyles qui, par centaines, ont choisi non de s'abriter dans la douceur des vallées ou à proximité des encaissements d'oueds mais au sommet des crêtes comme s'ils avaient reçu mission, pour l'éternité, de monter une garde vigilante et incessante pour la tranquillité et la continuité de leur vie.

On ne monte pas aussi haut sans accepter d'en supporter les contraintes. Elles sont nombreuses et quasi permanentes. L'hiver impose un véritable engourdissement à toute la collectivité villageoise. Tout entier le village se replie sur lui-même et s'enferme parfois pendant plusieurs jours. Certes les moyens modernes, comme la voiture, le car, le camion et, si nécessaire, le chasse-neige sont venus soulager ces contraintes hivernales mais il reste qu'on ne vit pas de la même façon lorsqu'on est perché à plus de huit cents mètres d'altitude que lorsqu'on habite dans une région plate ou à quelques mètres du niveau de la mer. Même sans la rigueur de l'hiver, il faut compter

avec la nature du terrain. Accidenté comme s'il avait été façonné par un furieux déchaînement de forces indomptables, le paysage qu'on rencontre à Azouza invite continuellement à un combat, celui de l'homme contre la nature et ses éléments. L'accès à ce village n'a été rendu moins pénible que grâce au percement de routes, effectué au temps de la colonisation par les Français pour venir à bout de la résistance kabyle. C'est le maréchal Randon, de sinistre mémoire, qui fera réaliser en 1857 la route allant de Tizi-Ouzou à Fort-National.

Mais la route ne règle pas tout. Aujourd'hui encore, quand on arrive au pied du village, il faut d'abord y laisser sa voiture et grimper pour ne pas dire escalader quelques dizaines de mètres supplémentaires qui permettent d'atteindre les dernières maisons juchées au sommet. C'est le cas de la maison familiale où est né Abane Ramdane. Nous y reviendrons.

La vie en montagne est souvent synonyme de privations et d'efforts. Des efforts, il en faut encore plus pour se rendre aux champs qui ont constitué depuis toujours la préoccupation quotidienne des gens d'Azouza, comme de la quasi-totalité des villages kabyles. Il n'est pas un seul vrai montagnard qui ne soit jaloux de ses champs et de ses arbres. Il faut voir avec quel soin, quelle constance et quel acharnement le Kabyle travaille ses quelques arpents de terre pour mesurer la relation intime et charnelle qui s'est créée entre l'homme et sa terre. Il existe un véritable code d'honneur à propos des valeurs liées à la terre. Travailler sa terre, y avoir de beaux arbres, ne jamais toucher celle du voisin, ne jamais vendre la sienne sous peine de déshonneur constituent quelques-unes des valeurs qui sont les mieux enracinées dans la sociologie kabyle. Et jusqu'à nos jours, pourtant pleins de bouleversements, il est rare que quelqu'un accepte de se dessaisir de son champ. Parce que tout simplement cela ne se fait pas. C'est contraire à un code d'honneur non écrit. A moins bien sûr d'y être contraint par la maladie ou une misère insoutenable.

Suivant une image largement répandue, la Kabylie est surtout le pays de l'olivier et du figuier. Image vraie, même si de nos jours cela ne constitue pas une ressource capable de nourrir les familles. Le fut-elle jamais d'ailleurs ? Peu importe. L'image s'applique totalement à Azouza. Les champs d'oliviers et de figuiers y sont la ressource quasi unique des villageois. Certains sont fort éloignés du centre, ce qui impose à leurs propriétaires de bien pénibles corvées. Il faut parfois plusieurs heures pour s'y rendre, souvent à pied, chargés aussi bien à l'aller qu'au retour. Monter, descendre, remonter et redescendre plusieurs fois durant le parcours constitue un exercice quotidien qui, malgré sa monotonie et sa pénibilité, n'a jamais découragé le villageois de l'accomplir car il y va à la fois de son honneur et de sa survie.

Aujourd'hui notre propos serait moins péremptoire. Les « délices » de la vie citadine et de la « civilisation » industrielle sont en train de compromettre durablement sinon pour toujours la vie des champs. On peut même dire, par extension, la vie des campagnes tout court !

En matière de champs, la famille de Abane Ramdane est bien pourvue. D'ordinaire la richesse — encore que ce terme doit être utilisé avec prudence, car elle se mesure à peine par quelques milliers de dinars — est répartie de façon assez égalitaire dans de nombreux villages. Elle varie assez peu, suivant qu'on ait un, deux ou trois champs. Tout dépend bien entendu du nombre et de la qualité des arbres. Un olivier peut donner beaucoup d'olives sans pour autant qu'on en tire une bonne quantité d'huile. Suivant

les espèces, une faible quantité d'olives peut donner une huile meilleure et en plus grande quantité car les propriétés de chaque espèce diffèrent très largement.

Bien que relativement assez bien partagée, par conséquent, il arrive cependant que, dans de rares villages, la richesse se trouve plutôt accaparée par quelques familles et non par la totalité. Cela semble être le cas à Azouza, où la famille de Abane Ramdane apparaît comme ayant été la plus riche. Toujours à l'aune kabyle de l'olive et de la figue, le chiffre invraisemblable de 26 000 litres d'huile nous a été cité en souvenir de la meilleure récolte, ce qui est tout à fait considérable. Car ailleurs, chez le citoyen ordinaire, les récoltes se comptent à peine par dizaines de litres d'huile, voire pour quelques-uns seulement, par centaines, mais rarement au-delà du millier. C'est dire la fortune des Abane en un moment où l'huile d'olive était la seule ressource de la région, même si le litre d'huile a mis longtemps à valoir plus de un dinar, ce qui fut son prix bien des années après l'indépendance. Pour les esprits curieux, il convient d'ajouter que de nos jours (1984-1985) la valeur marchande de notre unité d'huile oscille entre 15 et 22 DA, ce qui ramène, comme on le disait plus haut, la notion de richesse en pays de montagne à quelque chose d'assez dérisoire comparé au salaire d'un travailleur d'usine ou de l'État.

De toute façon, aujourd'hui, aucun champ de la région ne procure la même quantité de revenus que celle offerte au moment où le travail de la terre — lorsqu'on en avait — constituait pour la quasi-totalité des campagnards la seule et maigre ressource.

Curieusement cependant, les Abane étaient propriétaires terriens mais non agriculteurs. Le père de Abane Ramdane comme son oncle paternel qui faisaient famille commune ne travaillaient pas directement leurs champs, ce que d'autres faisaient pour eux, moyennant rétribution. Là aussi c'est un signe de richesse suivant la hiérarchie des valeurs de l'époque. Il est fréquent en effet que les familles aisées s'adonnent à d'autres activités pendant que des journaliers s'occupent de leurs terres. Voyons ce qu'il en est au juste des Abane.

Le père de Abane Ramdane est né autour de 1876. On l'appelait M'hand ou Farhat, c'est-à-dire fils de Ferhat, probablement l'un de ses arrière-grands-parents. Au plan de l'état civil son véritable prénom est Mohand. Mais M'hand ou Mohand sont des prénoms quasi identiques pour avoir une origine commune, issue de Mohamed, prophète des musulmans. Il n'est que justice cependant de signaler que dans certains villages les deux prénoms kabyles, M'hand et Mohand sont distincts et rarement confondus. Avec son frère, plus âgé que lui et prénommé Rabah, le père de Abane Ramdane se livrera à tout autre chose qu'au travail de la terre. On peut même dire qu'ils affecteront quelque désintérêt pour leurs champs, ne voulant récupérer que la récolte d'huile, le reste — fruits en général — étant laissé à la consommation de la famille et des travailleurs.

Sans que l'on sache avec certitude comment ils y sont venus, Mohand et Rabah Abane ont commencé très tôt à se livrer à un négoce tout à fait inhabituel, voire inconnu, pour un Kabyle. Ils deviendront marchands ambulants d'articles orientaux. Et cela non pas à l'échelle de la Kabylie, ni même de la France, mais pratiquement à l'échelle de plusieurs continents. De fait, on les verra parcourir aussi bien les pays d'Europe — on cite

l'Angleterre et l'Espagne en plus de la France — que le Canada, les États-Unis, le Brésil, le Japon et même semble-t-il l'Australie, sans que l'on puisse avoir aucun moyen de le vérifier. Pour l'Amérique du Nord, le seul fils encore vivant de Mohand Abane, donc frère de Ramdane, se souvient que son père s'est rendu en Amérique du Nord au moins à deux reprises : en 1908 et 1912.

On a toutes les raisons de croire que ce négoce était particulièrement prospère car fondé sur une base solide. Un véritable entrepôt était détenu en France par les deux frères, ce qui leur permettait d'alimenter sans cesse leurs lointains déplacements et de réaliser des plus-values. En plus de cette activité et sans qu'elle ait aucun lien avec elle, les frères Abane possédaient également une boucherie à Marseille ce qui, pour l'époque, relève d'un véritable prodige !

Combien d'Algériens et plus encore de citoyens d'autres nationalités — et de tout âge — ne rêvent-ils pas aujourd'hui d'aller en Amérique ! Et encore d'y aller pour y perdre en quelque sorte de l'argent en y séjournant à peine quelques jours. Que dire alors de ceux qui s'y rendraient pour faire fortune ! C'est ce que firent les deux frères Abane il y a plus de trois quarts de siècle ! Qu'on songe aussi aux retombées culturelles de telles aventures. Les deux frères Abane en profiteront largement et seront en quelque sorte auréolés d'une audace et d'un courage qui ne passeront jamais inaperçus dans des campagnes livrées à la monotonie des temps et privées d'événements hors du commun. Leurs voyages qui alimentaient les conversations et les longues veillées ressemblaient à des contes de fées. Aujourd'hui encore les gens se souviennent des recommandations des frères Abane sur la manière de bien voyager et de préserver son argent. On raconte notamment que les deux frères, ayant des caractères et des penchants différents, se chamaillaient bien souvent pour éviter de dépenser trop d'argent. Et c'était au plus jeune des deux — donc au père de Ramdane — de faire en quelque sorte la leçon à son aîné, très porté semble-t-il sur les aspects frivoles de la vie américaine. A l'encontre de la coutume kabyle, c'est le frère cadet qui tient les cordons de la bourse pour limiter les appétits dépensiers de son grand frère. Observons aussi que les deux frères ont longtemps voyagé ensemble ce qui est peu courant dans une société où les règles de pudeur sont parfois poussées à l'extrême. De tels voyages avec ce qu'ils peuvent avoir en imprévu, en spectacles insolites, ont de quoi mettre à rude épreuve la pudibonderie qu'on affiche au village.

Pour des raisons qu'on s'explique assez mal — l'âge peut-être — les deux frères interrompent ce négoce qui leur avait permis de visiter tant de pays, de voir tant de choses et de sortir de leur coquille sociale de Kabylie pour se sédentariser, à partir de 1928, à Fort-National comme marchands de matériaux de construction.

Encore une fois, les deux frères Abane marquent leur originalité, voire leur esprit inventif en se livrant à tout autre chose que ce qui est habituellement pratiqué dans ces régions. Le commerce semble avoir prospéré et procuré de bonnes ressources au foyer des Abane. Cependant, la Seconde Guerre mondiale va prononcer l'arrêt de mort d'une activité si lucrative et plonger pour la première fois la famille d'Abane Ramdane dans une situation d'autant plus difficile à supporter qu'elle avait vécu jusque-là dans une relative aisance. N'oublions pas non plus que vers cette époque, le

père de Abane Ramdane avait dépassé la soixantaine. Certes il est resté vigoureux et vivra plus que centenaire puisqu'il s'éteindra en février 1979 à l'âge de cent trois ans environ, mais ce n'est pas après la soixantaine que l'on peut endiguer une ruine commerciale, et encore moins se recycler dans une autre branche. La guerre ne fait pas de quartier. Elle n'épargne aucune couche sociale et nulle activité indépendante de son cours. Pour la première fois, les Abane auront recours à l'émigration puisque l'un des leurs — Amar, frère aîné de Ramdane — se sentira obligé d'aller travailler en France, vers 1942, afin de subvenir autant qu'il le pourra, aux besoins d'une famille qui va partager, à l'égal de toutes les autres, les privations et la dureté des temps.

De la mère de Abane Ramdane on sait assez peu de choses, sinon qu'elle s'appelle Meradi Fatima, qu'elle aimait tout particulièrement Ramdane, son deuxième enfant, au point de le chouchouter en quelque sorte. Nous allons tenter de voir pourquoi.

Pour le moment, remontons à la naissance de l'enfant. Il voit le jour le 10 juin 1920 à deux heures de l'après-midi, dans une maison qui vient à peine d'être terminée. Construite en 1918 à la suite d'un tremblement de terre qui a mis à rude épreuve les bâtisses de la région, cette maison, à la voir aujourd'hui, témoigne de l'aisance de la famille, tant elle a été construite en matériaux nobles et structurée de façon différente des maisons kabyles traditionnelles. Si elle se veut moderne, elle n'épouse pas pour autant l'architecture européenne et si elle présente de nombreuses commodités, celles-ci sont contrariées par le désir apparent de concilier deux modes de vie — l'europpéen et le kabyle — difficilement conciliables en fait.

Ainsi en entrant par une grande porte, à double battant d'égales dimensions — première caractéristique d'une maison kabyle — on débouche sur une cour à partir de laquelle on peut s'orienter vers trois dépendances : à droite, on découvre la grande pièce — chère à toutes les maisons kabyles — qui sert en général de foyer à toute la famille et offre l'espace nécessaire pour les grandes occasions ; à gauche, une autre grande pièce, sorte de remise et de lieu d'attache pour assez peu d'animaux ; enfin en face, se trouve la bâtisse qui tente quelque audace architecturale par rapport aux maisons de l'époque et de la région. On y entre par une porte centrale de faible dimension et de chaque côté d'un couloir étroit se trouve une pièce qui ne doit pas dépasser une vingtaine de mètres carrés. Au bout du couloir, un escalier fort étroit et très bas donne accès à un premier étage qui répète les pièces du rez-de-chaussée à ceci près qu'il possède un balcon qui plonge dans le vide vers le Djurdjura et qui est raccourci à ses deux extrémités par deux cabinets de toilette dont il y a fort à parier qu'ils décourageraient, en hiver, plus d'un intrépide tant le vent, la pluie, le froid et la neige doivent être insupportables à un endroit aussi exposé et si peu protégé.

Quels que soient ses inconvénients — tout particulièrement l'escalier raide et étroit qui mène au premier étage et qui oblige à se courber fortement pour ne pas se heurter la tête contre le plancher du dessus — la maison présente incontestablement une avance par rapport aux demeures de l'époque. Aujourd'hui encore, et hormis les maisons construites depuis l'indépendance, celle où est né Abane Ramdane laisse apparaître les signes de richesse qui furent à l'origine de sa construction. On ne peut pas dire cependant qu'elle soit particulièrement spacieuse pour une famille qui a été, à un moment, assez nombreuse à l'habiter. Aujourd'hui c'est Amar, frère aîné de Ramdane, qui occupe non sans fierté ce qui a été à la fois la maison

paternelle et celle où a vu le jour son frère cadet qui sera conduit à devenir l'un des héros du pays.

A l'endroit où elle est bâtie, elle constitue le donjon du village qui, lui-même, ressemble sur le plan topographique au Mont-Saint-Michel, pour ceux qui le connaissent pour l'avoir visité ou vu sur des photographies. Le village est en effet presque ceinturé de profonds ravins, d'où cette impression de plonger dans le vide lorsque l'on se trouve à son sommet. C'est ce que doivent ressentir tous ceux qui observent, du balcon de la maison des Abane, le spectacle grandiose qu'offrent, au loin, les chaînes de montagne.

C'est dans cette maison, au sein d'une famille touchée par la grâce de la fortune que va naître et grandir Abane Ramdane. Il y restera jusqu'en 1933, date à laquelle il rejoindra Blida pour entrer au collège et y faire ses études secondaires.

Pour l'heure, il grandit à la manière de tous les enfants du village partagés entre la maison et l'école située au sein même du village mais bien plus bas que là où habite le jeune Ramdane, loin des multiples agitations qui saisissent les enfants de son âge.

Très tôt pourtant — à l'école comme à la maison — on lui découvre un caractère que faute de mieux on ne peut qualifier que de difficile. Certes c'est un garçon intelligent, travailleur, appliqué, comme on le verra au chapitre prochain, durant sa scolarité. Mais déjà, tout jeune, il affiche volontiers des prédispositions pour le secret, la solitude et même l'entêtement. Il sera le troisième enfant d'une famille qui en comptera quatre. L'aîné, Amar, l'avait devancé de quelques années, puis était venue une sœur, nommée Aïni, puis ce fut le tour de Ramdane et enfin de Mouloud. Un autre garçon était né dans la famille, bien après Ramdane, mais il était mort précocement.

A l'heure où nous écrivons, seul Amar que nous avons rencontré le 11 avril 1985 à Azouza est encore vivant. C'est un homme très alerte et pétillant d'esprit à l'âge de 78 ans. Il a quelque chose de captivant lorsque lui et ses enfants — Ahmed notamment — se mettent à raconter l'expérience si riche et unique du vieux M'hamed ou Mohand leur père et grand-père parcourant les continents et revenant instruits et les instruisant à leur tour de mille choses. Aujourd'hui encore, on vous dira qu'il faut voyager avec des *traveller's checks*, sage recommandation du vieux Mohand pour éviter de perdre son argent.

De Ramdane, tous se souviennent qu'il n'a jamais été commode à la maison. Certes il n'était ni virulent ni encore moins violent ou bagarreur mais son défaut était de vouloir toujours avoir raison. Sans distinction. Contre tout le monde. Y compris père et mère sans parler des frères ou jeunes neveux. Sa mère, notamment, n'aimait pas le contredire et semblait même avoir quelque faiblesse pour lui. Mère de plusieurs enfants et même de plusieurs garçons, pour verser dans l'incompréhensible mais réelle préférence de l'esprit kabyle pour les garçons, on s'expliquerait assez mal le dorlotement de Ramdane si on n'était averti de la sociologie des foyers kabyles. Il est vrai en effet que peu de mères, surtout, acceptent de contrarier un fils réputé difficile. Par un mélange d'affection et de croyance têtue, une mère kabyle flattera les penchants d'un tel fils beaucoup plus qu'elle ne cherchera à les contrarier. Ajoutons à cela que l'une des qualités du jeune Ramdane pouvait pour l'époque et pour la région lui faire pardonner n'importe quel défaut ou caprice : c'était un élève si intelligent et si bien classé à l'école ! Étant donné la soif d'apprendre et le rêve que nourrissait

chaque famille de voir l'un de ses fils réussir une scolarité brillante — dans le cadre de l'école française bien sûr puisqu'elle était la seule du village et la seule aussi à pouvoir assurer un avenir matériel meilleur, il ne serait venu à l'idée d'aucun parent de contrarier si peu que ce soit un enfant dont on pouvait être fier au niveau scolaire. Et fière, la mère du jeune Ramdane l'était assurément, d'autant que son fils aîné n'avait pas montré, pour des raisons que l'on ignore, les mêmes dispositions que celles de Ramdane, prodige de sa classe. Sans doute, un autre des fils Abane — Mouloud — obtiendra lui aussi le certificat d'études mais, venu après Ramdane, ce ne sera pas vers lui qu'iront pratiquement toutes les faveurs de la famille. Les moyens limités ne permettant pas de pousser la scolarité de chaque enfant, fussent-ils tous bons élèves, ce sera donc la providence beaucoup plus que ses parents qui favorisera en quelque sorte le jeune Ramdane par rapport à ses autres frères.

Il est également incontestable et très fréquent qu'en général, et tout spécialement en Kabylie, une famille se montre plus prévenante, plus douce et aussi plus tolérante envers un enfant doué sur le plan scolaire plutôt qu'à l'égard d'un autre qui l'est moins. Bien sûr l'affection des parents et surtout de la mère n'est pas en cause car on a coutume de dire qu'une mère ne fait au plan affectif nulle distinction entre ses enfants. Il n'empêche que les bons résultats scolaires de Ramdane, ajoutés à son caractère jugé difficile, ont rendu encore plus tendre le cœur de sa mère. On ne doit pas oublier non plus que la fierté qu'une famille peut avoir pour ses enfants est très souvent aiguës par des questions de jalousie qui constitue une donnée fondamentale et quasi indestructible dans la vie d'un village kabyle. C'est dire que le jeune Ramdane participe, sans en être conscient peut-être, en raison de son âge, à cette rivalité kabyle qui porte sur mille sujets. Combien de mères ne passent pas leur temps à attiser l'ardeur de leurs enfants pour qu'ils soient meilleurs que les autres ? Il est à peu près certain que la mère de Ramdane a agi de la même façon pour faire de lui la fierté du foyer, à la fois par rapport à la famille et par désir un peu de surpasser les autres du village.

L'attachement maternel ne sera affaibli ni par l'âge ni par les longues absences de Ramdane. Bien au contraire, privée de la présence de son enfant qui la quittera à l'âge de 13 ans pour aller à Blida, si loin dans l'imagination d'une campagnarde prisonnière des critères étroits de la montagne, pour ne revenir que furtivement au village comme on le verra plus tard, la mère de Ramdane ne fait que nourrir son affection pour lui à mesure qu'il s'éloigne. Plus encore, les épreuves qu'il endurera marqueront profondément et atrocement la sensibilité de sa mère. Elle subira d'ailleurs un si grand choc émotionnel lorsqu'il ira la revoir au village après avoir purgé cinq années de prison qu'elle ne s'en relèvera pas. Frappée brutalement de paralysie générale, elle mourra deux années plus tard, en cette année 1957 qui sera fatale aussi bien à la mère qu'au fils tant aimé.

On rapporte que Ramdane ne reverra qu'une seule fois sa mère, et encore pour quelques heures, à son retour du congrès de la Soumman en septembre 1956. Il ne fera qu'une brève halte au village natal pour prendre des nouvelles de celle dont il sait toute la souffrance, et cela malgré les dangers dus à la surveillance constante et à la présence imposante de l'armée française. Elle rendra son dernier souffle moins d'un an après, ce qui ne fera que grossir les tourments d'Abane Ramdane plongé alors dans une lutte qui lui coûtera sa propre vie, la même année.

De sa terre, de ses parents et de son enfance, Abane Ramdane gardera toute l'âpreté. Ni l'époque, ni le terrain, ni l'état de la société ne pouvaient prédisposer à une vie facile et sans risques. Il fallait apprendre à être dur pour avoir toutes les chances de survivre dans un milieu naturel qui, sans être hostile, n'en était pas moins difficile à vaincre.

Le jeune Ramdane entendra sans cesse susurrer à son oreille que pour être un homme au sens où l'entendent les rudes montagnards, il faut très tôt faire preuve de virilité, d'esprit d'entreprise et de tenacité au travail. Il faut bien réaliser avec quelle constance, avec quelle répétition ces propos sont tenus à tout jeune enfant de ces campagnes pour mesurer la profondeur de leur impact. Gageons que Abane Ramdane a été continuellement « monté », « travaillé » et « conditionné » plus encore par sa mère que par son père à tel point qu'il ne pourra oublier un tel bagage de conseils, de sermons et de sollicitations, tour à tour tendres ou graves.

Ce sera donc armé de cette préparation psychologique menée dans les règles qu'Abane Ramdane va affronter les premières grandes réalités de sa vie, à commencer par l'école où nous allons maintenant le suivre.

2.

De Azouza à Blida : l'itinéraire d'un élève doué

Le fait qu'Abane Ramdane ait pu effectuer une scolarité complète de 1928 environ à 1942 est déjà en soi un énorme avantage dû probablement, comme nous l'avons vu, à la relative aisance de sa famille, encore qu'ici il convienne d'être extrêmement circonspect lorsque l'on parle du niveau de vie des populations algériennes entre les deux guerres mondiales, période au cours de laquelle le petit Abane Ramdane vivra sa vie de jeune écolier kabyle.

Quelques références peuvent aider à mesurer l'état de détresse général dans lequel se trouvaient alors les populations de la région.

Voici ce qu'écrivait au préfet de Constantine l'un des caïds de la région :

« J'ai vu des petits écoliers indigènes aller à l'école sans avoir rien mangé depuis 24 heures. Torturés par la faim, les traits livides, ils faisaient pitié à voir. J'ai vu des groupes de miséreux couverts de haillons ne cachant ni leur corps ni leur sexe, errant dans n'importe quelle direction et cherchant n'importe quelle pitance pouvant calmer les tiraillements de leur estomac (1). »

Cette pauvreté générale est le produit de plusieurs facteurs dont notamment la modicité des salaires servis aux ouvriers indigènes qui avaient encore la chance de trouver un emploi. Ainsi, dans le secteur agricole où tentait de vivre ou de survivre plus de 80 % de la population musulmane, les salaires journaliers étaient fixés, pour 1933, aux taux suivants (2) :

ouvriers ordinaires	8 F
bons ouvriers	9 F
très bons ouvriers	10 F
femmes	5 F
enfants	4 et 5 F

Sur le plan scolaire, la situation générale de l'Algérie était encore plus

grave. En 1930, le taux de scolarisation des enfants musulmans n'était que de 5 % dans l'enseignement primaire, taux qui passera successivement à 8,8 % et à 14,6 % en 1944 et en 1954 (3).

Pour sa part, André Nouschi écrit, toujours à propos de la situation scolaire, qu'« en 1944, sur 1 250 000 enfants musulmans d'âge scolaire, 110 200 seulement (garçons et filles) reçoivent l'instruction primaire, en 1954, 307 100 enfants seulement sont scolarisés sur une population musulmane qui en comprend 2 072 000 de 5 à 14 ans (4) ».

Bien entendu la situation n'était guère meilleure dans les autres degrés d'enseignement. Les statistiques disponibles sont à peine significatives. Ch.-R. Ageron (5) donne pour l'enseignement secondaire 1 358 musulmans en 1940 et 6 260 en 1954 alors que pour l'enseignement supérieur on ne comptait que 89 en 1940 et 589 en 1954, toutes disciplines confondues, est-il besoin de le souligner.

Ces différentes statistiques salariales et scolaires permettent d'avoir une idée de la situation générale de l'Algérie à l'époque où le jeune Abane Ramdane fréquentait l'école. Il en prendra conscience et fera tout pour mener à bien sa scolarité, ce qui n'était pas donné à tout le monde.

Il entre à l'École d'indigènes d'Azouza (son village natal) près de Fort-National (Larbaa Naït Irathen) entre 1926 et 1928, la date exacte n'ayant pu être retrouvée. Il en sort par contre avec certitude en juin 1933 avec le Certificat d'études primaires à titre indigène, diplôme si précieux et si rare à l'époque.

Si on s'arrête quelque peu sur les notes scolaires obtenues durant les années 1931-1932 et 1932-1933, c'est-à-dire en cours moyen 1^{re} et 2^e année, on découvre déjà un élève très travailleur, très sérieux, fort bien classé dans toutes les matières avec une préférence accentuée pour les matières scientifiques.

En système métrique et en arithmétique il se classe respectivement premier et deuxième de sa classe avec des notes qui oscillent entre 14 et 18 et qui sont d'ailleurs plus proches de celle-ci que de celle-là. En sciences, il sera premier de sa classe lors du troisième trimestre de 1932-33 et deuxième, lors du deuxième trimestre de l'année suivante avec respectivement 15 et 13 comme notes.

Les seules matières dans lesquelles le jeune écolier Abane Ramdane connaît quelques difficultés sont l'orthographe et le dessin, bien qu'ici encore sa plus mauvaise place — si l'on ose dire — aura été sixième sur des effectifs allant de 18 à 21 élèves.

Comme notation générale il obtiendra à la sortie de son école 18 de conduite, 17 en travail et 14 en aptitude.

Plus intéressantes encore que les notes sont les observations qu'émettent ses maîtres. Avant de les reproduire il n'est pas inutile de souligner combien les appréciations scolaires se sont révélées pertinentes et justes pour bon nombre de personnages historiques. Plus largement encore, il est bien rare qu'un maître se trompe sur la valeur générale de son élève aussi bien sur le plan du travail scolaire que sur celui du caractère et même d'un certain avenir. Sans doute les maîtres d'école ne sont ni devins ni prophètes mais ils ont toujours su, au sein de leurs classes, déceler les bons élèves et ceux qui sont capables d'aller loin ou d'accomplir de grandes choses.

Voici ce qu'écrivent les maîtres d'Abane Ramdane à la fin de sa scolarité primaire en 1933. Le premier qui signe du nom de Dricks affirme ceci :

« Élève intelligent et caractère entier. Bonne volonté. J'ai toujours été satisfait de son travail et de sa conduite. »

Le second, du nom déchiffré de Mracquin, donne plusieurs appréciations que voici :

I. « Petit élève appliqué et sage. Les résultats sont très satisfaisants en calcul, faibles en français. Doit bien veiller à l'orthographe et lire beaucoup ».

« S'appliquer bien en étude — travail sérieux et consciencieux ».

II. « Bon élève très régulier dans le travail. A fait de grands progrès en français ».

« Résultats satisfaisants dans l'ensemble, bien que des progrès aient été réalisés en français, la rédaction est encore faible ».

III. « Toujours bon petit élève, très appliqué. De grands progrès. Doit lire beaucoup pendant les vacances. »

Bien qu'elles se suffisent à elles-mêmes, ces appréciations méritent d'être examinées de plus près. Intelligence, volonté, sérieux, régularité et application dans le travail sont les qualités reconnues à l'élève Abane Ramdane alors qu'il avait à peine 13 ans. Par des maîtres qui étaient loin de se douter qu'un jour assez lointain, leur « petit élève » deviendrait l'un des plus grands responsables de la Révolution algérienne. Il nous faut dire encore que ce qui fait la grandeur des maîtres de l'enseignement dans tous les pays et à travers les âges c'est leur dévouement, leur honnêteté morale et leur don incomparable à vouloir transmettre les clefs du savoir à leurs élèves. On peut dire que les éloges et les blâmes qu'ils peuvent être amenés à décerner sont au-dessus de tout soupçon et que par éducation et par profession ils s'identifient à la morale la plus élevée et que, ce faisant, ils constituent les meilleurs exemples.

On retiendra aussi deux choses à travers les appréciations émises par les maîtres du jeune écolier Abane Ramdane. D'abord qu'il est d'un « caractère entier » — ce que nous retrouverons plus tard — et qu'ensuite on lui recommande de « lire beaucoup » ce qu'il n'oubliera pas.

Voici par conséquent notre jeune élève armé du CEP à l'âge de 13 ans ce qui est une performance pour l'époque où assez peu d'écoliers arrivaient à mener à bien leurs études. Combien de parents n'aimeraient-ils pas aujourd'hui — si tant est que le certificat d'études primaires existe encore — que leurs jeunes enfants puissent comme le put Abane Ramdane, obtenir ce diplôme scolaire à l'âge de 13 ans ! Je me souviens encore que, plus de dix années après l'indépendance de l'Algérie, de nombreuses familles algériennes, citadines ou rurales, fêtaient joyeusement un tel parchemin. C'est dire toute l'importance du succès de Abane Ramdane il y a plus d'un demi-siècle. On parierait gros qu'à l'époque cette élite scolaire ne dépassait pas la centaine pour toute l'Algérie.

Le jeune écolier n'allait pas s'arrêter à ce premier succès même si, pour l'époque, il pouvait lui assurer un avenir que beaucoup de ses camarades pouvaient lui envier.

En quittant son village natal, le jeune Abane allait sortir de son horizon, s'arracher à sa famille et gagner une grande ville. De Azouza, hameau de quelques centaines de personnes, perdu dans la forêt sauvage de Kabylie, il passera à Blida, déjà métropole de quelques dizaines de milliers d'habitants,

qui brille d'une civilisation moderne comparée à la vie ancestrale du village natal. Pourquoi Blida ? On ne le sait pas trop. Pourquoi pas en effet, Alger, capitale du pays qui ne manque ni d'attraits, ni de lycées, ni même de facultés ? Probablement à cause des tentations dont on veut préserver le jeune Abane Ramdane. Il ne faut pas oublier en effet qu'en ces temps-là, la famille kabyle, à l'image de toutes les familles montagnardes, vivait de façon austère. Une sévérité particulière s'appliquait aux enfants que l'on voulait voir réussir et pour lesquels la meilleure éducation, au jugement d'un montagnard, se donne là où l'enfant sera le moins sollicité par les reflets et les pièges de la vie moderne.

Blida a déjà, à l'époque, une réputation de société fermée qui ne se laisse pas facilement pénétrer par les ferments de la civilisation européenne. Il n'est pas impossible non plus que le lycée de la ville ait eu une réputation de sérieux et d'efficacité dépassant très largement son cadre géographique. Ce sera en tous cas là que sera inscrit, à 13 ans, le jeune Abane Ramdane pour y poursuivre sa scolarité. L'entrée d'un jeune musulman au lycée représentait pour l'époque un grand événement dont l'enfant lui-même ne devait pas saisir toute l'importance.

Il faut probablement mettre cela sur le compte du père de Abane Ramdane qui, comme tous les pères et plus encore à l'époque, désirait que son fils alla toujours plus loin dans ses études. Dans une lettre datée du 25 septembre 1933, le père du jeune Ramdane, Mohand Abane, confirme au « principal du collège à Blida » la demande d'inscription de son fils « en classe de 7^e pour la rentrée du 1^{er} octobre [1933] ».

Quitter Azouza pour Blida représente une prodigieuse aventure pour Abane Ramdane. Il entre au collège Duveyrier (actuellement Ibn-Rochd) en octobre 1933 pour y accomplir toute sa scolarité secondaire jusqu'en 1942. Pendant ces huit années, il vivra en internat, ce qui le rendra totalement disponible pour ses études. Le cadre s'y prête bien ; le collège, bien qu'austère comme tous les établissements d'enseignement de la III^e République française est cependant confortable. Il possède toutes les conditions pour un bon enseignement. Au-dedans comme au-dehors il ressemble, à s'y méprendre, à n'importe quel établissement français du second degré. Sa façade principale n'a rien à envier à celle du lycée plus que millénaire de Paris : Louis-le-Grand. Murs massifs et rectilignes, fenêtres très larges et alignées mais condamnées par une ferronnerie d'art, portail assez modeste encadré par deux réverbères de style, tout invite à oublier les distractions de la rue et à ne penser qu'au travail, à ce travail sérieux auquel est déjà habitué le jeune écolier Abane Ramdane.

C'est à Blida que se fera son double passage d'une vie réglée d'une part par le rythme de la campagne et d'autre part par la dure discipline de la famille patriarcale à la vie de citoyen livré pratiquement à lui-même. C'est la période aussi de la transition difficile entre l'enfance et l'adolescence.

Il ne semble pas que ces deux passages se soient fait dans de mauvaises conditions. On peut dire en gros que si le cycle moyen confirme en tous points la scolarité primaire du jeune Abane Ramdane, il n'en est pas tout à fait de même en ce qui concerne les toutes dernières années de ses études secondaires.

Ainsi l'année scolaire 1934-1935 continue à être brillante pour le jeune « potache ». Ses maîtres sont unanimes : il s'agit d'un « bon élève » pour Messieurs Patté et Coulon respectivement professeurs d'histoire-géographie

et de lettres ; d'un « très bon élève » pour Messieurs Gauthier et Hadj-Sadok dont le premier lui enseigne l'histoire naturelle et le second la langue arabe et enfin d'un « excellent élève » pour Monsieur Nivres, professeur de mathématiques. Cet élève collectionne de nombreux prix, les deuxièmes en mathématiques et en arabe, un prix en sciences naturelles et un accessit en histoire-géographie.

En mathématiques, il est classé quatrième sur vingt-huit élèves au cours du premier trimestre et s'arroge la première place tout le reste de l'année scolaire. En arabe, il se classe respectivement troisième au premier semestre et deuxième jusqu'à la fin de l'année. Ce très bon élève se classera troisième au classement général de fin d'année et obtiendra le tableau d'honneur.

Malgré des résultats toujours honorables, les dernières années du collège ne sont pourtant pas aussi brillantes que les premières. Certes il a pu encore se classer premier en mathématiques lors du deuxième trimestre de l'année terminale 1941-42 et ses notes en cette matière continuent à être bonnes ou très bonnes puisqu'il obtient pendant les trois trimestres de l'année les notes de 15, 14,5 et 16, mais il est loin d'en être ainsi dans bon nombre d'autres matières y compris en arabe où ses résultats sont devenus faibles.

Les appréciations des maîtres sont loin d'être aussi élogieuses que celles des années précédentes comme en témoigne, par exemple, celle de son répétiteur, M. Vidal qui le considère comme « assez bon élève, un peu trop sans-gêne ».

Quant au principal du collège il le juge ainsi à l'issue du premier trimestre 1941-42 : « Progrès marqués en mathématiques mais la philosophie reste, comme l'an dernier, bien faible. » Au cours du deuxième trimestre 1941-42, il notera encore que son élève « a travaillé mais n'a obtenu que des résultats à peine passables. A eu de la chance à l'examen ».

Que s'est-il donc passé ? Sans doute, le collégien devenu adulte est capable encore de décrocher de bonnes notes surtout dans les matières scientifiques où il a fait preuve tout au long de sa scolarité de bonnes aptitudes et l'on peut dire à ce titre qu'il révèle un esprit scientifique mais il est très peu littéraire. Il n'est pas inutile de souligner ce trait de caractère car il aura plus tard une profonde influence et on le retrouvera pratiquement dans tous les agissements de Abane Ramdane.

Pour le moment n'anticipons pas et continuons à scruter la formation de sa personnalité. On reproche donc moins à Abane Ramdane de ne pas être bon élève que de ne pas travailler assez. Le collégien compte probablement davantage sur ses aptitudes innées, sur ses connaissances, sur ses réserves peut-on dire, que sur un travail méthodique et acharné. Sans doute, comme tout candidat au bac, il a dû opérer une sélection entre les matières essentielles et celles pouvant apparaître comme secondaires. Mais il y a plus : n'est-il pas distrait par d'autres occupations ou préoccupations ? Son professeur d'arabe lui reproche d'être arrivé en retard et de ne pas travailler assez alors que son répétiteur semble même agacé par son agitation au point de le trouver « un peu trop sans-gêne ».

Mais l'essentiel réside dans le fait qu'il ait décroché son baccalauréat même si, comme nous l'avons déjà vu, le principal du collège estime qu'il a eu de la chance à l'examen. Peu importe, sa scolarité se termine par un succès que beaucoup de jeunes de l'époque et de toujours lui envieraient tant le baccalauréat donne d'appréhension et exerce un attrait qui ne se dément pas à travers les générations de lycéens.

Que va faire Abane Ramdane à la sortie du collège, après avoir mené avec succès aussi bien ses études primaires que ses études secondaires ? Rappelons qu'à cette date, c'est-à-dire vers juin 1942, il avait atteint et dépassé d'un an sa majorité. Il avait 22 ans, âge où l'on est fort de beaucoup de certitudes et de très peu de doutes. En 1942, de plus, la Seconde Guerre mondiale s'était déjà installée en Algérie et Alger connaissait une grande effervescence politique.

Avant de suivre Abane Ramdane qui se trouve au premier carrefour marquant de sa vie, tentons de fixer les traits de son caractère à la lumière d'un parcours scolaire sans faute. Certaines appréciations de ses maîtres comme les aptitudes ou les faiblesses qu'on lui connaît à travers sa scolarité sonnent comme un signe précurseur et prémonitoire de ce qu'il sera et de ce qu'il fera plus tard.

Commençons d'abord par son goût pour les disciplines scientifiques et mathématiques principalement. Peut-on établir un lien entre ses goûts scolaires et son caractère ? Si rien ne nous permet de l'affirmer de façon péremptoire, il y a pourtant des similitudes extraordinaires, voire troublantes, entre les règles qui gouvernent la science mathématique et le comportement voire la personnalité de Abane Ramdane.

Il n'est ni de notre compétence ni de notre objet d'entrer longuement dans des considérations philosophiques sur ce que sont les mathématiques et à quelles règles elles peuvent obéir. Simplement pour éclairer la personnalité du responsable que sera Abane Rambane, il n'est pas sans intérêt d'emprunter à quelques auteurs célèbres moins des définitions que des points de repère sur les mathématiques.

Depuis les pythagoriciens jusqu'à nos jours en passant par Einstein, les mathématiques constituent une science de la connaissance de l'univers. La définition la plus courante qu'on donne de cette matière est qu'elle est une science des quantités et de la mesure. Pour Descartes, la mathématique est « *la science de l'ordre et de la mesure* », pour Leibnitz, une démonstration mathématique est « *un raisonnement par lequel une proposition devient certaine* ». Tous les grands physiciens, qu'il s'agisse de Kepler, de Galilée ou de Newton, n'ont pu accéder aux découvertes attachées à leur nom et améliorer la connaissance de l'univers qu'en utilisant les mathématiques. C'est par le raisonnement mathématique qu'on accède à la rigueur et même, d'une certaine façon, à la certitude de ce qu'on observe.

Il n'est pas interdit de penser qu'ayant montré les aptitudes que l'on sait, Abane Ramdane se soit, au contact des mathématiques, forgé un esprit rigoureux et méthodique, proche d'un certain absolutisme !

Il n'est pas jusqu'aux faiblesses enregistrées au cours de sa scolarité qui n'accroissent les traits de caractère de Abane Ramdane. On aurait pu penser en effet que s'il avait été bon en philosophie, la tendance qui le portait vers une certaine assurance qu'on dirait, fort à propos, mathématique aurait pu être tempérée ou nuancée. Il n'en est rien. Jusqu'à la fin de sa scolarité, ses notes en français, en philosophie et d'une manière générale en littérature sont restées relativement faibles comparées à celles obtenues dans les disciplines scientifiques. Que valent en effet les notes de 3, 7 et même 10 qu'il obtient en philosophie au cours des trois trimestres de sa dernière année de collège à côté des 15, 14,5 et 16 qu'il a décrochés en mathématiques ? Les appréciations de ses professeurs de lettres ne sont guère meilleures que les

notes obtenues. On y lit : « Toujours extrêmement faible », « Pas d'amélioration sensible », « Toujours faible ».

Il est vrai que l'enseignement et le contenu de la philosophie de l'époque ne devaient pas être particulièrement attrayants. Il y avait assez peu de rapports entre les auteurs classiques qui faisaient l'armature de la philosophie française d'alors et le monde où vivait Abane Ramdane, rempli de misère, de fureur et de guerre. Il faudra attendre la fin du deuxième conflit mondial pour assister à l'irruption de nouvelles philosophies qui colleront mieux à la réalité du monde. Et encore ces philosophies n'entreront que tardivement dans les programmes d'enseignement comme s'il fallait éviter la propagation du germe de révolte dont elles étaient toutes porteuses.

Nous ne savons pas si Abane Ramdane se livrait à des lectures extra-scolaires, ce qui est peu vraisemblable, compte tenu de la charge qu'impose la préparation du bac. Tout par conséquent a pu contribuer à faire du caractère de Abane un caractère entier comme l'affirmait si prophétiquement, dix ans auparavant, c'est-à-dire en 1932, son maître de l'école primaire. Un goût inné pour les mathématiques, une certaine répulsion envers la philosophie à cause de son irréalisme ou d'une aversion personnelle, un programme de travail chargé, ont largement contribué à consolider les traits de caractère du jeune Abane Ramdane. Il ne faut pas y voir forcément un mal, bien au contraire.

Etre intransigeant, ferme et catégorique sur des principes ne peut être qu'une très haute vertu, bien qu'en politique — domaine où nous sommes — la souplesse qui conduit si souvent à tant de faiblesses et de compromissions ait été souvent érigée comme une règle de succès. Mais n'allons pas plus vite que les événements eux-mêmes. Pour le moment, observons que Abane Ramdane est bien armé pour affronter la vie, celle de tous les jours, car en 1942 l'Algérie était à cent lieues de penser à la guerre, à sa propre guerre de libération nationale.

En d'autres circonstances, il aurait pu faire des études supérieures aussi brillantes que celles qu'il a accomplies du primaire au secondaire, ou tout simplement entrer dans la vie active sans oublier le mariage qui est, en pays de montagne, une quasi-obligation à laquelle il faut se résoudre, souvent très jeune, pour à la fois plaire aux parents et honorer les coutumes locales.

Mais il se trouve que la période n'a rien d'ordinaire. La guerre mondiale fait rage. L'Algérie s'y trouve soumise malgré elle, tout au moins en ce qui concerne ses populations musulmanes. Dans de telles circonstances il ne sera pas facile à Abane Ramdane de choisir librement son itinéraire. Son âge comme le trouble qui s'est emparé des populations dont il est issu lui posent des contraintes auxquelles il est bien obligé de faire face. Ainsi il commence sa vie en entrant de plain-pied dans une période profondément bouleversée.

3.

La Seconde Guerre mondiale et l'esprit d'une nouvelle génération

En quoi la Seconde Guerre mondiale est essentielle à notre sujet ? Des rapports étroits existent en maints domaines entre la Première et la Seconde Guerre mondiale. Pour la première fois de son histoire, l'Algérie s'est trouvée impliquée dans une guerre à l'échelle du monde. Pas seulement à cause de la mobilisation de ses hommes qui ont bataillé sur de nombreux fronts, ni des prélèvements d'office qui ont été opérés sur ses récoltes et ses biens au profit de l'effort de guerre. Ce fut déjà le cas, à peu de choses près, lors du premier conflit mondial. La nouveauté, cette fois, c'est que l'Algérie est devenue un théâtre d'opérations des armées étrangères. La guerre se passait aussi chez elle, la rendant ainsi auteur et témoin de quelque chose qui dépassait infiniment le tête à tête qui lui fut imposé par la France, depuis plus d'un siècle.

La guerre a changé la face du monde comme peut-être jamais l'histoire n'en a été témoin. Aucun domaine n'a été épargné par un tel cataclysme. Le monde a connu des bouleversements géopolitiques, sociaux, économiques, culturels, spirituels et même scientifiques sans précédent. Longtemps encore après la fin du conflit, les forces déclenchées par lui continueront à remodeler le monde et la vie que les hommes y mènent.

Pour l'Algérie, les changements sont plus d'ordre psychologique que matériel. Jamais les populations de ce pays n'ont assisté de leur vivant et directement à une telle confrontation. Des croyances indéracinables jusque-là vont s'écrouler. De nouvelles idées, de nouvelles forces, une nouvelle génération politique vont apparaître, balayant tel un ouragan les croyances sur lesquelles on avait vécu depuis près de cent ans. C'est en cela qu'il est primordial de rappeler au lecteur les événements essentiels qui auront une profonde influence sur l'évolution de l'Algérie propulsée vers sa libération et son indépendance.

Dans une telle profusion d'événements, on est contraint de ne choisir que les plus significatifs pour notre sujet. Nous en retiendrons trois qui auront un

impact profond, direct et même déterminant sur la suite de l'Histoire. C'est d'abord la défaite de la France en juin 1940 et les affrontements qui allaient déchirer les Français entre eux, c'est ensuite le débarquement au Maroc et en Algérie des Anglo-Américains qui allait pratiquement mettre entre parenthèses la souveraineté française en Algérie, c'est enfin la création des « Amis du manifeste et de la liberté (AML) » avec l'explosion du 8 mai 1945, signes précurseurs du FLN et de la Révolution du premier novembre 1954.

Reprenons chacun de ces trois événements pour mieux éclairer notre sujet.

1) La défaite de la France et les affrontements entre Français :

Jamais depuis sa naissance en tant que nation, la France n'a connu pareille défaite totale. Bien au contraire, tout au long de plus de dix siècles d'histoire, c'est elle qui porta la défaite à d'autres nations proches ou lointaines. A la veille même du second conflit mondial, elle apparaissait encore comme l'une des toutes premières puissances du monde. C'est elle et ses maréchaux qui conduisent la coalition alliée à arracher la victoire lors de la guerre 14-18. Ses victoires passées, qu'elle les ait gagnées seule ou en coalition avec d'autres puissances la rendait invincible aux yeux de beaucoup. Son effondrement en juin 1940, à peine un mois après le lancement sur ses frontières des divisions blindées de l'Allemagne hitlérienne, parut encore à la fois plus incroyable et plus désastreux.

Pour mesurer l'ampleur psychologique et morale, plus que matérielle, il suffit d'égrener quelques dates qui indiquent avec quelle rapidité la France a roulé vers l'abîme.

- 10 mai 1940 : Seize divisions cuirassées et motorisées allemandes sont lancées vers l'ouest sur les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg malgré leur neutralité. Les troupes hollandaises capitulent le 15 mai, l'armée belge le fait à son tour le 27 mai. Sedan, en territoire français, tombe dès le 14 mai. L'armée allemande tentera d'encercler les troupes britanniques et alliées du nord. Celles-ci réussissent à peine à s'embarquer à Dunkerque vers l'Angleterre, tout en abandonnant sur place un énorme matériel.
- 10 juin 1940 : Le gouvernement français a tout juste le temps de quitter Paris pour se réfugier à Tours qui ne sera qu'une étape avant Bordeaux.
- 14 juin 1940 : Les armées allemandes occupent Paris et défilent sur les Champs-Élysées en passant sous l'Arc de Triomphe. Pendant ce temps, douze millions de Français et de Belges fuient vers le sud de la France pour échapper à l'occupation allemande. Le désordre sur les routes est à son comble.
- 16 juin 1940 : Paul Reynaud qui était président du Conseil français (chef de gouvernement) depuis moins de trois mois (investi le 23 mars 1940), après avoir succédé à Daladier, donne sa démission.
Le président Lebrun, président de la République

charge le maréchal Pétain de former le nouveau gouvernement français. De Gaulle, à peine promu général et qui s'était fort bien distingué face aux Allemands et qui ne restera que dix jours comme secrétaire d'État à la Défense nationale dans le Cabinet de Paul Reynaud, devait écrire, parlant de l'arrivée du maréchal Pétain : « C'était la capitulation certaine (1). »

De fait, une heure trente après avoir été formé, le gouvernement français, réuni le jour même, 16 juin 1940 à 23 h 30, décidait de demander l'armistice à l'Allemagne. Ce qui fut fait une demi-heure plus tard par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Espagne à Bordeaux.

La France est brisée. Aussi bien moralement que matériellement. Jamais désastre ne fut si grand et si rapide. Il n'est pas de meilleure référence pour en juger que d'écouter le général de Gaulle lui-même, qui était mêlé au combat bien qu'avec un grade et une fonction fort modestes et qui devait par la suite faire tant parler de lui et sortir son pays de l'abîme où il avait été précipité. Qu'on en juge par ces quelques lignes de ses Mémoires :

« Ainsi, parmi les Français comme dans les autres nations, l'immense concours de la peur, de l'intérêt, du désespoir, provoquait autour de la France un universel abandon. Si nombre de sentiments restaient fidèles à son passé, si maints calculs s'attachaient à tirer parti des lambeaux que lui laissait le présent, nul homme au monde, qui fût qualifié, n'agissait comme s'il croyait encore à son indépendance, à sa fierté, à sa grandeur. Qu'elle dut être, désormais, serve, honteuse, bafouée, tout ce qui comptait sur la terre tenait le fait pour acquis. Devant le vide effrayant du renoncement général, ma mission m'apparut, d'un seul coup, claire et terrible. En ce moment, le pire de son histoire, c'était à moi d'assumer la France (2). »

S'il est vrai qu'un malheur n'arrive jamais seul, la France et les Français connaîtront toute une série de malheurs, de déshonneurs et de déchirements internes qui marqueront profondément l'âme de toute la nation. Le premier coup sera porté à sa flotte restée intacte jusque-là. Le 3 juillet 1940, la marine britannique se présente face aux côtes algériennes, à Mers el-Kébir, pour sommer l'escadre française qui y était basée de la suivre ou de se réfugier ailleurs pour échapper à la mainmise allemande. L'ultimatum anglais est repoussé. Aussitôt un déluge de feu tombe sur elle, envoyant par le fond de nombreux bateaux qui furent la fierté de la marine française et laissant 1 200 tués.

Partout ailleurs, on fera la chasse à la marine française pour la contraindre à suivre les alliés. En Angleterre même, des navires français y seront saisis, à Dakar ; c'est le cuirassé *Richelieu* qui sera torpillé par l'aviation anglaise embarquée sur le porte-avions *Hermès* ; à Alexandrie, d'autres navires de guerre français seront désarmés par la marine anglaise.

Ces opérations anglaises contre la marine française s'expliquent par la volonté du gouvernement britannique d'éviter que l'Allemagne nazie ne renforce son potentiel de guerre en saisissant les unités françaises qui seraient inévitablement tournées contre l'Angleterre, restée seule dans le combat face au déferlement allemand. La flotte française était devenue un enjeu important. De son côté l'Angleterre aurait bien voulu qu'un tel potentiel